

Se donner le temps ?

Nous manquons tous de temps, nous lui courons après comme s'il était une denrée rare. Que dit cette expérience sociale de notre époque ?

« Mesurer le temps », « gérer le temps », « prendre le temps » : par ses expressions, notre langue nous laisse penser que le temps existe comme un objet, qu'on peut prendre ou posséder déjà, perdre ou gagner, retrouver, s'offrir, donner, garder ou laisser, mesurer enfin. Mais est-il vraiment si disponible ? Peut-on vraiment « se donner le temps » ?

Qu'est-ce que le temps ?

« Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande, je ne le sais plus ». Dans ce célèbre extrait des Confessions, Augustin initie un débat polémique millénaire sur la nature du temps. Sa réponse : le temps est une intention de l'âme, une capacité à se distendre, retenant des instants passés et projetant des instants futurs, de façon à saisir la durée. Si nous n'avions pas cette capacité de « temporaliser », nous ne pourrions par exemple écouter un morceau de musique harmonique : nous entendrions une suite de notes sans lien entre elles.

A cette théorie du temps s'oppose une autre, dont Newton est le représentant le plus fameux : celle d'un temps objectif, linéaire et mathématique, un temps de la nature.

Les deux théories ont en commun de présenter le temps comme une donnée a priori, interne et subjective d'un côté, externe et objective de l'autre.

Une autre option est possible : considérer le temps comme une construction sociale.

L'accélération du temps

Pour une approche pratique de notre rapport au temps, cette dernière option est la plus pertinente. Car nous manquons tous de temps, nous lui courons après comme s'il était une denrée rare, nous cherchons à

en gagner, sans toujours savoir pourtant où le temps gagné est finalement passé. Or, cette expérience du temps est une construction sociale de notre époque. Selon quelques intellectuels comme Harmut Rosa, Norbert Elias ou Paul Virilio, l'expérience majeure de la modernité est en effet celle de l'accélération. S'il est utile de la penser, c'est qu'elle est aliénante et source de souffrance : elle donne lieu à des pathologies spécifiques, comme le burn out ou les pathologies du stress (colon irritable, maladies cardio-vasculaires, etc.). Les normes temporelles transforment nos façons de sentir, de penser et d'agir, sans que nous en ayons conscience et que nous soyons en mesure d'y résister. Combien sommes-nous à penser que tout va trop vite ? Toujours plus vite. On mange en effet plus vite, on dort moins longtemps, on voyage plus vite, on séduit plus vite, et pourtant, ces gains de temps s'accompagnent paradoxalement de l'impression de n'avoir pas une minute à soi. Pourquoi ?

L'accélération n'est pas qu'un sentiment subjectif. Le sociologue et philosophe Harmut Rosa distingue trois dimensions objectives de cette accélération :

1. on innove dans tous les domaines et ces innovations ont toujours pour enjeu de gagner du temps, jusqu'à la nanoseconde ;
2. le changement social définit les modes d'association (le mariage ou le contrat de travail, par exemple), qui sont moins stables qu'auparavant. On change plus souvent de partenaire et de boulot ;
3. notre rythme de vie s'accélère lui aussi : nous faisons de plus en plus de choses, et souvent plusieurs en même temps. On peut le mesurer à la fois d'une façon subjective (on se plaint de plus en plus du surmenage), mais aussi objectivement par le temps passé à faire certaines choses, qui est toujours plus réduit (se déplacer, envoyer un message, mais aussi assembler les pièces d'une voiture, etc.).

Quelles sont les forces motrices ?

Pourquoi ce temps gagné ne nous est-il pas disponible ? Car l'accélération technologique n'est pas la cause de l'accélération sociale et de nos rythmes de vie ; envoyer plus vite un message ne nous oblige pas à en envoyer davantage ni à répondre immédiatement à toutes les sollicitations.



PHOTO: SHUTTERSTOCK

Rosa propose une trilogie de causes :

1. La division du travail toujours plus efficace, de la chaîne de montage de Henry Ford au *lean management* de Toyota, permet (et impose) aux travailleurs des vitesses de traitement de plus en plus élevées. Travaillant plus vite, les ouvriers produisent ainsi davantage dans le même temps (on aurait pu imaginer une production égale pour une durée de travail réduite).
2. Ce phénomène lui-même, comme d'ailleurs l'accélération technologique, est une conséquence d'un système capitaliste basé sur la concurrence. On innove pour avoir une longueur d'avance sur les concurrents. Mais la concurrence n'est pas limitée à la sphère économique ; elle régit toutes les sphères de la vie sociale. Au travail, dans les loisirs, en amour et dans nos relations amicales, partout, nous cherchons à être plus compétents, plus intéressants, plus « stylés », etc. On ne cherche pas simplement à « bien » travailler, mais à « mieux » travailler, comme aussi à être une meilleure mère ou un meilleur amant.
3. Nous vivons qu'une vie. Cette phrase sonne comme un avertissement. Elle encourage la multiplication des expériences qui en font la richesse. La religion ayant perdu en force, la société laïcisée a placé la vie ici-bas comme la seule vie qui compte. Or, le

PHILOCITÉ
Par Gaëlle Jeanmart,
philosophe, maître
de conférence à l'Université
de Liège, auteure de *Comment devenir un
philosophe grec* (PUF, 2023).
www.philocite.eu



monde nous offre beaucoup plus que ce que nous pouvons effectivement faire. Et les innovations technologiques démultiplient encore les possibilités, de sorte que le fossé entre ce que nous sommes effectivement capables de faire et ce qui est possible est toujours plus grand, plus frustrant, et donc aussi plus mobilisateur.

Avec quelles conséquences ?

Gardons, par commodité, une structure en trois points.

1. Notre vie n'a plus de direction linéaire et notre identité n'est plus définie par une orientation claire de notre vie. Nous accumulons des expériences, passons d'un épisode à un autre, sans pour autant les considérer comme des étapes dans un cheminement ou des progrès. Ce n'est ni bien ni mal, mais susceptible néanmoins de créer des pathologies sociales, de la mise à l'écart de ceux qui ne peuvent suivre ce rythme à la sensation de perte de sens et d'épuisement nerveux de ceux qui le peuvent, mais pas sans dommages.
2. L'accélération du temps a pour conséquence l'annulation de l'espace : c'est contre le temps qu'on lutte, même quand on se déplace, contre les retards de train, contre les embouteillages. Or, l'annulation de l'espace change fondamentalement nos rapports sociaux : on parle de nos « proches » dans un terme qui signifiait à la fois la proximité spatiale et psychique. On démultiplie aujourd'hui les rapports à distance et on peut être très intime avec quelqu'un qu'on n'a vu que par écrans interposés, alors que notre voisin est un parfait étranger.
3. On constate des phénomènes de désynchronisation qui peuvent expliquer la crise écologique, comme l'exploitation plus rapide ou la pollution plus massive que les possibilités de régénérescence des écosystèmes. Certains processus ne peuvent en effet être accélérés : on ne peut raccourcir le temps qu'un arbre prend à pousser, ni celui qu'un corps prend pour guérir.

Selon Rosa, les normes temporelles ont un pouvoir totalitaire de sorte qu'on n'a pas de prise sur elles. On ne peut « se donner » le temps. Les oasis de décelération qu'on se ménage nous aident certes à tenir bon, mais ne font pas contrepois par rapport aux forces d'accélération. Rosa nous emmène alors vers la « résonance » pour viser la transformation de nos rapports au temps et dès lors au monde.

Suite au prochain épisode. —